

REVIEW ESSAY / NOTE CRITIQUE

Éva Circé-Côté. Les femmes et les médias au Québec au début du XX^e siècle

Laurie Laplanche

Andrée Lévesque, *Éva Circé-Côté. Libre-penseuse, 1871–1949* (Montréal, les Éditions du remue-ménage, 2010)

Andrée Lévesque, *Chroniques d'Éva Circé-Côté. Lumière sur la société québécoise, 1900–1942* (Montréal, les Éditions du remue-ménage, 2011)

PUBLIÉE EN 2010 AUX ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE, la biographie d'Éva Circé-Côté retrace le parcours personnel, professionnel et idéologique de cette femme qui a contribué à alimenter les débats publics et l'imaginaire collectif au Québec au début du XX^e siècle. L'objectif de l'auteure, l'historienne Andrée Lévesque, est d'ouvrir « une fenêtre sur le Québec progressiste des premières décennies du XX^e siècle », un courant minoritaire et radical auquel appartenait Éva Circé-Côté et qui a été occulté de « l'histoire sociale et culturelle du Québec » (13; 210). Afin de permettre aux lecteurs de se familiariser plus en profondeur avec la réflexion de la libre-penseuse, les Éditions du remue-ménage ont également fait paraître en 2011 un recueil de chroniques choisies et recensées par Andrée Lévesque. Grâce à sa biographie et son recueil de chroniques, elle fait revivre les idées de Musette, Colombine, Fantasio, Jean Bard, Jean Ney, Paul S. Bédard, Arthur Maheu et Julien Saint-Michel, quelques-uns des différents pseudonymes associés à la plume d'Éva Circé-Côté. Andrée Lévesque parvient à surmonter les obstacles liés à l'usage courant de pseudonymes et à l'héritage pratiquement inexistant de sources intimes laissées par Éva Circé-Côté. Elle offre par conséquent deux ouvrages riches en informations et en citations de cette intellectuelle « trop longtemps négligée » dans l'historiographie (2011 : 13).

S'appuyant sur un travail méticuleux de recherche en archives et d'analyse de sources tout en mettant à contribution ses contacts avec des descendants

de la famille Circé-Côté, Andrée Lévesque brosse « le tableau d'une époque » (13), en examinant les « grands combats » de la journaliste pour « le libéralisme, le patriotisme, la laïcité et le féminisme » (211). À cette fin, la biographie d'Éva Circé-Côté, née le 31 janvier 1871 à Montréal au sein d'une famille aisée, unie et chaleureuse, est divisée en deux parties. La première partie s'intéresse principalement à sa vie personnelle et familiale, ses carrières et ses amitiés alors que la deuxième partie met en lumière les grands thèmes sur lesquels elle s'est prononcée et qui justifient son titre de libre-penseuse : le progrès, la tolérance, la liberté, la séparation de l'Église et de l'État, la laïcisation de la société, le nationalisme, la qualité de la langue française et les droits des femmes. Andrée Lévesque prend soin de contextualiser les données biographiques et idéologiques au sein de l'évolution du Québec au cours des premières décennies du xx^e siècle afin de reconstituer la « fresque » urbaine d'un Montréal qui connaît alors d'importantes transformations industrielles et sociales. Par le fait même, les contributions d'Andrée Lévesque permettent d'extirper de l'ombre le travail et la parole des femmes journalistes.

Critique de son temps, Éva Circé-Côté, qui était aussi bibliothécaire, poète, romancière et dramaturge, a légué environ 1760 chroniques. Andrée Lévesque s'intéresse principalement aux textes qu'elle a publiés entre 1900 et 1942 dans différents journaux, notamment *Les Débats*, *L'Étincelle* (fondé par Circé-Côté elle-même en 1902), *La Vigie*, *L'Aurore*, et plus particulièrement dans *Le Pays* et *Le Monde ouvrier*. Le recueil contient à cet effet 78 chroniques et seulement un conte de Noël. Puisque les ouvrages qui rendent compte de l'apport des femmes journalistes au Québec sont peu nombreux¹, nous avons choisi d'orienter le propos de cette note critique en l'associant à la réflexion plus générale en histoire sur les rapports entre les femmes et les médias. Dans les pages qui suivent, nous exposerons tout d'abord les grandes lignes de la biographie d'Éva Circé-Côté. Nous poursuivrons en plongeant dans une réflexion critique afin de rendre compte de la contribution de l'ouvrage de Lévesque par rapport à l'état actuel des connaissances et de la recherche sur les femmes et les médias au Québec. Il sera possible de constater que les travaux d'Andrée Lévesque sur Éva Circé-Côté sont indispensables afin d'appréhender le passé progressiste et intellectuel du Québec. Par contre, ils ne s'inscrivent pas tout à fait en accord avec les recherches récentes en histoire des femmes et des médias, qui tendent à problématiser ces objets d'analyse en recourant au concept de genre, ce qui permet de renouveler les interrogations scientifiques.

Dans le premier chapitre intitulé « Femmes de lettres au seuil du siècle », le parcours d'Éva Circé-Côté comme intellectuelle est expliqué sous fond d'éducation différenciée selon les sexes et d'exclusion des femmes des cercles intellectuels et des professions libérales et politiques. L'accès aux collèges classiques étant interdit aux jeunes filles, Éva est placée au pensionnat Villa

1. Voir : Josette Brun, *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française* (Québec 2009).

Anna de Lachine duquel elle obtient son diplôme en 1888. Elle y excelle en français et en musique, mais maîtrise mal la couture, « un domaine jugé aussi nécessaire à l'éducation des filles que les arts d'agrément » (25–26). Érudite et autodidacte à une époque où les femmes sont également exclues des cercles masculins de l'intelligentsia avant-gardiste et anticléricale rattachés notamment à l'École littéraire de Montréal, c'est seule qu'elle publiera en 1903 son premier livre *Bleu Blanc Rouge : Poésie, Paysages, Causeries* et sa pièce de théâtre à succès *Hindelang et De Lorimier*. Malgré son exclusion des lieux de sociabilité intellectuelle montréalais, Éva Circé-Côté profite de relations privilégiées avec cette élite bohème et rebelle. Ses contacts avec les journalistes Louvigny de Montigny et Olivar Asselin, pour ne nommer que ceux-là, lui donnent l'occasion d'intégrer ce monde par l'entremise de publications honnies par le clergé, comme *Les Débats*, où elle publie quarante textes entre 1900 et 1901. Alors qu'elle consolide sa réputation de femme de lettres et de journaliste, elle est nommée en 1903 bibliothécaire et conservatrice à la nouvelle Bibliothèque de la Ville de Montréal, située au Monument national sur la rue Saint-Laurent. À partir de cette année-là, Éva Circé-Côté cumulera deux carrières principales : à la bibliothèque et comme chroniqueuse.

Andrée Lévesque poursuit dans le deuxième chapitre en mettant l'accent sur la radicalisation de la pensée d'Éva Circé-Côté qu'elle surnomme « celle par qui le scandale arrive ». Car bien qu'elle était « déjà rebelle et idéaliste », c'est au contact de l'homme qu'elle épouse en 1905, le docteur Pierre-Salomon Côté, qu'elle développe « ses prises de position de plus en plus audacieuses et radicales » (65). Appelé le « docteur des pauvres », Côté introduit sa femme à ses connaissances francs-maçonniques, qui se donnent une mission civilisatrice héritée des Lumières et dont la doctrine repose sur la croyance au progrès de l'humanité et au libre arbitre des individus. Ces idées allant radicalement à l'encontre du conservatisme traditionnel dominant, les francs-maçons sont diabolisés par l'Église catholique. Ces critiques n'empêchent pas Éva Circé-Côté de publier sous les noms de Colombine dans les journaux rouges, c'est-à-dire radicaux. Son mariage harmonieux avec Côté, union de laquelle naît une fille, Ève, est cependant de courte durée, car le docteur décède d'une tuberculose intestinale en 1909. Refusant les derniers sacrements, Pierre-Salomon Côté reçoit des funérailles civiles et est incinéré au cimetière Mont-Royal, des choix passibles d'excommunication. S'ensuit un déferlement des passions malgré les tentatives de Mgr Bruchési pour étouffer cette affaire qui agitera « les soutanes et les encriers » (89), et alimentera une intense campagne anti-maçonnique au printemps 1910.

La suite des événements a laissé des traces dans les journaux permettant de démontrer jusqu'à quel point la libre-pensée attisait l'intolérance dans le Québec des années 1910. Six cents personnes, selon Éva, auraient assisté à ces funérailles, dont plusieurs représentants francs-maçons. Scandale. *L'Action sociale* de Québec s'insurge devant cette « mascarade macabre de défis à l'Église organisée autour d'un cadavre en décomposition [...] » (85). La balle

est lancée, et les répliques libérales ne suffisent pas à éteindre le feu alors que la presse catholique se joint à la partie et accuse Éva d'avoir imposé des funérailles civiles. Plusieurs amis du couple se dissocient de l'événement, dont L.-O. David qui se disculpe publiquement d'avoir participé aux funérailles, et Olivar Asselin, qui doit se justifier d'y avoir assisté. Les journaux *L'Aurore* et *Le Pays* appuient néanmoins Éva qui ne reste pas silencieuse devant les attaques. Dans *Le Devoir*, ouvertement anti-maçon, elle réplique au député Gadbois qui se sert de l'affaire à des fins électoralistes. Le journaliste André Chauveau lui répond que « [l]a libre-pensée est ridicule et détestable chez tous les hommes où on la rencontre; chez une femme c'est une monstruosité » (90). Si Andrée Lévesque, par absence de sources, ne peut confirmer avec certitude jusqu'à quel point les débats qui ont suivi les funérailles de son mari ont affecté Éva, elle souligne que celle-ci semble avoir souffert d'ostracisme en devenant *persona non grata* dans plusieurs milieux. De retour à la bibliothèque seulement quatre jours après les funérailles, elle devient responsable du catalogue de la collection du bibliophile Philéas Gagnon, nouvellement acquise. C'est à partir de ce moment que disparaissent les pseudonymes de Colombine et Musette, trop associés au scandale des funérailles, et qu'Éva rejoint le nouveau journal radical *Le Pays*, où elle publie pendant douze ans plus de 790 chroniques sous les noms de Paul S. Bédard, Fantasio, Jean Nay et Arthur Maheu.

Dans les troisième et quatrième chapitres, intitulés respectivement « citoyenne engagée dans un pays en guerre » et « citoyenne éclairée », Andrée Lévesque se penche sur la Première Guerre mondiale, les années folles et la crise économique de 1929. Ces périodes sont prolifiques en productions littéraires et journalistiques et Éva Circé-Côté fait preuve d'un talent digne des plus grands romans d'Émile Zola pour décrire la vie quotidienne montréalaise, qui devient de plus en plus cosmopolite. Éva s'intéresse aux effets de l'expansion de l'activité industrielle, de l'urbanisation croissante de la société et de l'immigration, ainsi qu'aux conditions de vie des travailleurs. Dans *Le Pays*, ainsi que dans le *Monde ouvrier*, où elle publie sous le nom de son grand-père Julien Saint-Michel, elle fustige l'antisémitisme et s'inquiète du travail de nuit qui « place les jeunes femmes en situation difficile » (112). Elle scrute à la loupe l'administration municipale alors plus corrompue et plus impopulaire que jamais. Quelquefois, elle n'hésite pas à adopter un ton populiste, par exemple lorsqu'elle critique les gens de la campagne ou le conservatisme ambiant dans la ville de Québec. Entre 1914 et 1918, la guerre constitue toutefois une des préoccupations principales d'Éva qui publie 160 chroniques à ce sujet. Ses textes sont partagés entre un désespoir devant « cette humanité retournée à la barbarie », et l'optimisme « de voir émerger de ces ruines un monde meilleur » (133).

La fin de la guerre ne freine pas l'intérêt qu'Éva Circé-Côté porte depuis longtemps aux affaires internationales. Elle commente par exemple la mise en place de la Société des Nations ou accueille avec sympathie, sans y

souscrire totalement, la révolution bolchévique. D'un point de vue local, elle lance un appel à la tolérance de la prostitution. Certaines de ses chroniques reprennent des thèmes connus avant la guerre, comme la corruption et la dette municipale. Elle s'enrage devant la répartition inégalitaire des richesses, l'exode des travailleurs vers la Nouvelle-Angleterre et maintient sa défense des chômeurs, chaque jour plus nombreux en ces temps d'après-guerre. La mortalité infantile, les conditions de vie et de travail des ouvrières et l'instruction des filles figurent également parmi ses sujets de prédilection. Les années vingt correspondent ainsi à une période féconde : malgré une santé vacillante dont elle se plaint à son grand ami Marcel Dugas, Éva travaille sans relâche comme bibliothécaire et journaliste, tout en peaufinant ses pièces de théâtre et sa biographie de Papineau, son héros, qu'elle publie en 1924. En dépit de son horaire chargé, elle participe activement en 1921 à la fondation de la section francophone de l'Association des auteurs canadiens à l'Université McGill, un événement qui a marqué « le monde des lettres » (165). À la mort de sa mère en 1926, Éva s'accorde un repos quasi forcé, ce qui lui permet de réorganiser sa vie et reprendre son souffle.

La crise économique de 1929 vient bouleverser la vie montréalaise et pendant qu'Éva Circé-Côté condamne les patrons « qui profitent du chômage et de l'abondance de la main d'œuvre [pour imposer] une baisse des salaires et une augmentation de la charge de travail » (187), elle subit elle-même les contrecoups des coupes budgétaires à la bibliothèque. Depuis le début de sa carrière comme bibliothécaire, Éva Circé-Côté doit composer avec deux obstacles majeurs. D'une part, le budget serré fait en sorte qu'en période de guerre comme en dépression économique, elle doit redoubler d'ardeur pour conserver des emplois ou pour convaincre de la nécessité d'acheter des livres. D'autre part, le simple fait d'être une femme entraîne plusieurs désavantages. Malgré un salaire avantageux comparativement à d'autres métiers féminins, elle ne sera jamais payée autant qu'un homme. Elle est également à la merci de décisions sexistes comme celle d'être rétrogradée en 1909 au titre de bibliothécaire-assistante puisqu'il est entendu dès son embauche qu'elle devra être remplacée de son poste de bibliothécaire conservatrice « par un homme quand les besoins de service l'exigeront » (56). En 1915, à la mort de son chef et mentor, Frédéric Villeneuve, qui l'encouragea en 1913 à poursuivre des études de bibliothéconomie à l'Université McGill, Éva Circé-Côté est nommée pour neuf mois bibliothécaire intérimaire. Selon Lévesque, cette nomination démontre que les commissaires municipaux ont été pris de cours par la mort de Villeneuve, car il n'était « pas question qu'une femme surtout à la réputation si contestée, détienne un poste aussi prestigieux quelles que soient ses compétences » (120). En 1930, Hector Garneau, qui avait succédé à Villeneuve, est remplacé à son tour par le politicien conservateur opposé au suffrage féminin, Félix Desrochers. Le climat se détériore avec la nouvelle orientation de Desrochers qui voit le rôle du bibliothécaire comme celui d'un « homme d'affaires » (188), ce qui va tout à fait à l'encontre de la vision d'Éva

selon qui la bibliothèque doit être « démocratique » et « ouverte aux ouvriers » (189). Remplacé en 1932 par Aegidius Fauteux, le nouveau bibliothécaire en chef invoque des prétextes de réaménagement afin d'interdire l'accès de la bibliothèque aux enfants et en profite pour congédier huit femmes, dont Éva Circé-Côté. Fauteux allègue « son âge (61 ans) et son incompetence après 29 ans de services » (2011 : 184).

Le cinquième chapitre, « Lutter c'est vivre », conclut la partie plus biographique de l'ouvrage en mettant l'accent sur les années qui suivent le congédiement d'Éva Circé-Côté de la bibliothèque en 1932. Jusqu'en 1942, elle poursuit ses activités journalistiques, notamment dans *Le Monde ouvrier*, où elle se montre toujours sensible aux effets de la crise économique qui touche ses lecteurs. Elle prononce également des causeries à saveur féministe à la radio de CKAC et rédige des chroniques cinéma pour la *Revue Moderne* dirigée par Anne-Marie Gleason. En 1937, elle rejoint l'équipe de rédaction du journal protestant *L'Aurore*, où elle applaudit le projet de loi pour l'obtention du droit de vote des femmes. Les dernières décennies de sa vie sont néanmoins marquées par le désabusement et la désillusion. Dans son recueil de chroniques, Andrée Lévesque qualifie d'ailleurs les années 1930 à 1936 comme une « période bien morose » (2011 : 181). En effet, hormis son congédiement de la bibliothèque, Éva se brouille à cette époque avec son amie Georgina Bélanger. D'autres amis qui lui sont chers décèdent, dont Gonzague Desaulniers à qui elle avait dédié *Papineau* en 1924. La persistance de la crise économique et la montée du nazisme en Europe lui inspirent de vives craintes alors que du point de vue local elle regrette rapidement d'avoir soutenu l'Union nationale de Maurice Duplessis dans l'espoir de se débarrasser des scandales de corruption liés au Parti libéral. Ses écrits s'espacent de plus en plus pour disparaître en 1942 alors que sa santé est précaire. Bien que très peu d'archives nous soient parvenues afin de rendre compte des derniers moments de sa vie, Andrée Lévesque souligne que souffrant de surpoids et « négligeant son apparence », l'observatrice de son temps s'éteint pratiquement dans l'oubli le 4 mai 1949. Elle est inhumée au cimetière laïque Montreal Memorial Park à ville Saint-Laurent.

La biographie et le recueil de textes d'Éva Circé-Côté démontrent de façon convaincante la pertinence d'étudier les chroniques pour accéder au passé intellectuel, culturel et social du Québec. D'ailleurs, plusieurs études illustrent également l'importance des sources journalistiques pour affiner notre compréhension du passé. Il est donc surprenant de lire en conclusion qu'Éva Circé-Côté s'est exprimée dans « un genre qu'on considère trop souvent comme secondaire, la chronique » (367). Cette affirmation d'Andrée Lévesque n'est soutenue par aucune référence permettant de retracer ce point de vue historiographique. Et ce, malgré le fait qu'elle ajoute que ce désintérêt pour la chronique expliquerait les raisons pour lesquelles une cohorte d'esprits progressistes soit toujours en attente d'une reconnaissance historique qui offrirait le portrait « d'un Québec moins noir qu'on ne l'a

représenté, moins soumis, moins univoque, plus complexe et plus ouvert aux influences étrangères » (370). En fait, selon elle, la chronique redouble d'importance au Québec, car elle vient combler la faible production de littérature urbaine et moderne : « [s]ans Balzac ni Zola, les romans réalistes, cette source inestimable d'histoire sociale, manquent à notre compréhension de la société québécoise » (367–368). Par contre, elle souligne furtivement en note en bas de page que ce sont surtout les femmes qui sont oubliées dans les ouvrages généraux s'intéressant au contexte intellectuel du Québec à cette époque (438). La question ici ne serait donc pas qu'Andrée Lévesque écrive simplement que la chronique est considérée comme un genre secondaire pour appréhender le passé progressiste et intellectuel du Québec, mais qu'elle ajoute que la chronique est considérée comme un genre secondaire surtout lorsqu'elle est associée à la plume et à la voix des femmes.

Ce constat s'inscrit dans une perspective historiographique où la contribution des femmes au journalisme a été longtemps négligée, notamment en raison de leur recours à des pseudonymes, ce qui représente un obstacle majeur à la constitution des corpus d'analyse. Éva Circé-Côté signait sous des noms de plume masculins et féminins. Andrée Lévesque souligne que cette pratique aurait permis à la journaliste de continuer à publier ses écrits malgré sa réputation controversée. L'envers de la médaille est que la préservation de son anonymat l'a fait sombrer dans l'oubli ce qui a complexifié le travail de recherche pour raviver sa mémoire. La multiplicité des pseudonymes a ainsi demandé à Andrée Lévesque une « constante évaluation des sources » (12) entraînant un laborieux travail de recherche et d'analyse d'archives qui s'est échelonné sur une période de vingt ans (2011 : 16)². D'autant plus qu'Éva Circé-Côté s'est prononcée sur plusieurs sujets dont la forme et le fonds différaient des écrits typiquement féminins à l'époque. Le « caractère varié des textes et des sujets » (12) abordés par la journaliste a alors grandement accru les difficultés d'Andrée Lévesque pour l'identifier. Il est nécessaire de préciser à cet effet que l'usage de pseudonymes était populaire tant chez les hommes que chez les femmes aux XVIII^e et XIX^e siècles, mais qu'il s'est estompé chez les premiers alors qu'il a perduré jusqu'au tournant du XX^e siècle, « et au-delà » chez les femmes³. Ce n'est qu'à partir des années 1920 que les écrivaines ont commencé à signer en plus grand nombre leur véritable prénom. Réservant leur vraie signature pour leurs livres, plusieurs femmes ont continué à utiliser les pseudonymes dans les journaux. Selon Chantal Savoie, cette évolution témoigne d'une « volonté de placement littéraire » qui a créé une distinction

2. Ceci laisse supposer qu'on découvrirait peut-être que la parole des femmes dans les journaux était plus diversifiée si à l'instar d'Andrée Lévesque, des historiennes ou des historiens avaient la patience d'entreprendre un travail d'aussi longue haleine pour redonner vie à la mémoire des femmes journalistes cachées sous des pseudonymes.

3. Julie Roy, « Apprivoiser l'espace public. Les premières voix féminines dans la presse québécoise », dans Josette Brun (dir.), *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française* (Québec 2009).

entre les écrits littéraires et journalistiques en reléguant les pseudonymes « aux espaces éditoriaux et aux genres littéraires les moins légitimes »⁴. De plus, la signification des noms de plume était fort différente entre les sexes puisqu'ils ont servi à légitimer la parole publique des femmes en leur permettant de dépasser le cadre privé des pratiques d'écriture généralement associées à la féminité⁵. Julie Roy, qui s'est intéressée aux premières gazettes imprimées au Québec à la fin du XVIII^e siècle, souligne que les « idées reçues » sur la féminité ont modelé très tôt les pratiques d'écriture des femmes dans leur forme (la lettre, la chronique ou le courrier des lectrices), les thèmes qui y étaient abordés (l'éducation, l'amour, le mariage, les mœurs, la vie culturelle) et le ton empreint de modestie qui y était privilégié. Selon elle, la parole des femmes a ainsi été enfermée dans des domaines d'intervention « qui ont minimisé leur autorité sur la scène publique. C'est bien là que réside tout le paradoxe de l'histoire de la relation des femmes aux médias imprimés : à la fois témoin de leur enfermement dans les stéréotypes féminins et moyen d'émancipation et de reconnaissance »⁶. Or la trajectoire d'Éva Circé-Côté démontre qu'elle n'a pas nécessairement œuvré dans les créneaux réservés habituellement aux femmes.

Il faut donc souligner l'incroyable diversité des propos d'Éva Circé-Côté et ainsi rendre justice à la seconde partie de la biographie qui démontre clairement que le fait d'être une femme ne signifiait pas posséder un intérêt naturel pour les sujets liés à la féminité. En publiant la majorité de ses textes dans des journaux ouvriers, radicaux ou anticléricaux, Éva Circé-Côté a échappé au passage presque obligé par les pages féminines qui représentaient à cette époque l'une des seules portes d'accès à la majorité des femmes qui souhaitaient travailler comme journalistes. Or plusieurs préjugés ont longtemps existé par rapport à ces pages qui ont émergé entre 1880 et 1910 dans les grands quotidiens. Issues de la transition du journalisme d'opinion financé par l'Église et les partis politiques, au journalisme d'information, tributaire du financement des annonceurs publicitaires, les pages féminines étaient intimement liées aux stratégies financières des éditeurs qui cherchaient alors à rejoindre moins l'élite que la masse de consommateurs et surtout, de consommatrices. Afin d'attirer un public plus vaste, la forme et le fond des journaux se sont transformés en favorisant la spécialisation de l'espace en sections thématiques afin de faciliter la lecture. D'où l'apparition de la Une, de la section politique, des nouvelles locales, nationales et internationales, du

4. Chantal Savoie, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893–1929) », *Voix et Images*, 30, 1 (2004), 77.

5. Julie Roy et Chantal Savoie, « De la Couventine à la débutante. Signature féminine et mise en scène de soi dans la presse au XIX^e siècle », *Médias 19* [En ligne], mis à jour le 20 avril 2012, URL : <http://www.medias19.org/index.php?id=318>, Consulté le 17 juillet 2012.

6. Julie Roy, 2009, « Apprivoiser l'espace public, » 81.

sport et des pages féminines rédigées par des chroniqueuses⁷. On reconnaît que ces dernières traitaient principalement de sujets susceptibles d'attirer les femmes pour leur vendre quelque chose, à savoir les soins corporels et l'hygiène, l'éducation et la vie sentimentale⁸. Les pages féminines, qui n'offraient pas beaucoup de possibilités d'avancement, tout comme les magazines destinés aux femmes, ont par conséquent été interprétés comme des véhicules de stéréotypes conservateurs⁹. Au Québec comme ailleurs, les premières recherches effectuées à ce sujet ont généralement considéré ces médias s'adressant spécifiquement aux femmes comme médiocres, superficiels, moralisants et bourgeois. Ils ont été accusés d'avoir inlassablement réitéré le culte de la domesticité et l'idéal de l'éternel féminin, en naturalisant la subordination des femmes à titre de consommatrices, d'épouses et de mères moralement garantes de l'ordre social¹⁰.

Certes, ce n'est pas ce qu'affirme Andrée Lévesque. Mais en répétant qu'Éva Circé-Côté s'est prononcée sur un éventail de sujets parce qu'elle n'a jamais été « confinée » aux pages féminines (98;117), l'historienne contribue à alimenter implicitement la thèse des fonctions aliénantes des médias s'adressant aux femmes. Nous ne croyons pas que cette démarche soit intentionnelle de la part de l'historienne, mais dans un paysage scientifique où les pages féminines du xx^e siècle, et plusieurs médias généralistes dits féminins, sont délaissés par les recherches, Andrée Lévesque ne surpasse pas certains écueils qui font en sorte que ce type de médias soit peu étudié au Québec. Pourtant, au Canada anglais et aux États-Unis, des examens plus approfondis du travail des journalistes dans ces pages illustrent que sous l'apparente démarche mercantile s'inscrivait une volonté bien établie chez les rédactrices d'aider et de conseiller les lectrices, notamment avec les courriers du cœur, qui peuvent être considérés comme une façon de rendre publiques des préoccupations privées¹¹. En fait, les chroniqueuses des pages féminines « [...] dispensed the information and advice that women required to conduct

7. Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Génèse d'un média de masse* (Québec, 1988).

8. *Ibid.*, p. 228.

9. Voir : Jocelyne Valois, « La presse féminine et le rôle social de la femme », *Recherches sociographiques*, 8, 3 (1967), 351–375; Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon, *Que c'est bête ma belle! Étude sur la presse féminine au Québec* (Montréal 1983); Monique Dumais, *La mère dans la société québécoise : étude éthique d'un modèle à partir de deux journaux féministes : La Bonne parole 1913–1958 et Les Têtes de pioches, 1976–1979* (Ottawa 1983); Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, « Recettes pour la femme idéale : femmes/famille et éducation dans deux journaux libéraux : *Le Canada et La Patrie* (1900–1920) », *Atlantis*, 10, 1 (1984), p. 47–59.

10. Voir : Betty Friedan, *The Feminine Mystique* (New York et Londres 1963); Evelyne Sullerot, *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848* (Paris 1966); Cynthia L. White, *Women's Magazines 1693–1968* (Londres 1970); Anne-Marie Dardigna, *La presse « féminine ». Fonction idéologique* (Paris 1978).

11. Patricia Bradley, *Women and the Press. The Struggle for Equality* (Evanston 2005), 102.

their daily routines as homemakers, wives and mothers. [...] they engaged directly with changing roles of women, taking on the authoritative guise of professional experts in the many phases of modern women's lives »¹². Des sujets estimés futiles comme la mode y étaient également traités en lien avec les réformes de santé publique¹³. Pour Sandra Gabriele, les chroniques et les conseils de voyages contenus dans les pages féminines démontrent que ces dernières « continually left the domestic sphere to explore public space »¹⁴. Au Québec, une relecture prend également forme dans le domaine de la littérature, notamment par l'entremise des travaux de Chantal Savoie, qui a montré comment les pages féminines ont représenté des lieux de « sociabilité imaginaire » traçant les « contours de nouvelles sociabilités littéraires [...] qui s'adaptent à l'espace public du journal »¹⁵.

De plus, en appuyant son argumentation sur la marginalité d'Éva Circé-Côté, mise en exergue par son titre de libre-penseuse, Andrée Lévesque s'inscrit dans une tradition influente en histoire des femmes et du journalisme au Québec qui semble avoir contribué à alimenter l'idée selon laquelle les propos des femmes auraient eu moins de valeur analytique s'ils n'étaient pas progressistes ou surtout, s'ils ne s'intéressaient pas à dénoncer la condition féminine. Dans la foulée des mouvements féministes des années 1960–1970, plusieurs chercheuses ont effectivement démontré que les femmes avaient eu un rôle marquant à jouer dans la presse imprimée par l'entremise de périodiques qui sont apparus au Québec à l'aube du xx^e siècle sous l'impulsion des mouvements réformistes et des suffragettes, créant ainsi une distinction aux contours manichéens entre des médias féministes progressistes et des médias féminins conservateurs. Dans les périodiques, les chroniqueuses associées au féminisme de la première vague revendiquaient des droits civils, le suffrage féminin ou l'accès à l'éducation supérieure tout en restant fidèles au féminisme chrétien et maternaliste, c'est-à-dire qu'elles réclamaient ces droits « [...] au nom de leur différence pour mieux exercer leur fonction de mère »¹⁶. Si leur discours témoignait d'une ambivalence culturelle et politique ancrée dans un contexte historique où l'idéologie dominante limitait les propos féminins¹⁷, il n'en demeure pas moins que les propos des

12. Marjory Lang, *Women who Made the News: Female Journalists in Canada, 1880–1945* (Montréal 1999), 163.

13. Barbara M. Freeman, *Beyond Bylines. Media Workers and Women's Rights in Canada* (Waterloo 2011), 62.

14. Sandra Gabriele, « Gendered Mobility, the Nation and the Woman's Page: Exploring the Mobile Practices of the Canadian Lady Journalist, 1888–1895 », *Journalism*, 7, 2 (2006), 190.

15. Chantal Savoie, « La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du xx^e siècle », *Tangence*, 80 (2006), 128.

16. Micheline Dumont et Louise Toupin, *La pensée féministe au Québec. Anthologie [1900–1985]* (Montréal 2003), 29.

17. Voir : Nadia Fahmy-Eid, « La presse féminine au Québec (1890–1920) : une pratique

journalistes réformistes ont longtemps retenu l'attention des historiens et des historiennes. Dans son mémoire publié il y a déjà près de vingt ans, Line Gosselin soulignait d'ailleurs que la production en histoire des femmes et du journalisme au Québec affichait un intérêt marqué pour les biographies de têtes d'affiches et de pionnières¹⁸. Robertine Barry (Françoise), Joséphine Marchand-Dandurand, Anne-Marie Gleason (Madeleine), Georgina Bélanger (Gaétane de Montreuil), mais aussi Henriette Dessaulles ont toutes fait l'objet de travaux biographiques depuis les années 1970. Éva Circé-Côté entretenait des contacts avec quelques-unes de ces chroniqueuses qui militaient au sein d'associations féminines comme la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste fondée en 1909. Joséphine Marchand-Dandurand, vice-présidente du Conseil national des femmes du Canada, était responsable du périodique *Le Coin du feu* (1893–1896). Robertine Barry, également membre du Conseil, rédigeait *Le Journal de Françoise* de 1902 à 1909. Dans *La Bonne Parole* (1913–1957), organe de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, on retrouvait la plume de la féministe Marie Justine Gérin-Lajoie.

On retient ainsi que les propos des journalistes formulés dans cette presse spécialisée destinée aux femmes étaient beaucoup plus revendicateurs que dans les médias de masse. Force est de constater que le choix d'Andrée Lévesque d'écrire une biographie sur Éva Circé-Côté ne transcende pas les frontières délimitées par les études sur les pionnières, car elle met l'accent sur le caractère innovateur et progressiste de la journaliste, notamment en ce qui concerne ses propos sur la condition des femmes. Par contre, les travaux d'Andrée Lévesque démontrent par le fait même que cette réflexion sur les femmes n'était pas restreinte aux périodiques mentionnés précédemment. Les neuvième et dixième chapitres de la biographie, intitulés respectivement « Les féminismes: réformes sociales et droits des femmes » et « Le travail des femmes », illustrent que ce sont dans les journaux *Les Débats*, *L'Avenir*, *L'Avenir du Nord*, *Le Monde ouvrier* ou *Le Pays* qu'Éva Circé-Côté expose ses idées les plus avancées pour l'égalité des sexes. Andrée Lévesque souligne à cette fin que Circé-Côté met l'accent sur l'existence de différences naturelles entre les hommes et les femmes puisqu'elle considère que ces dernières sont entre autres plus douées pour la compassion et le pacifisme. Ce qui n'empêche pas la journaliste d'affirmer que les inégalités entre les sexes sont fondées sur des constructions arbitraires n'ayant rien à voir avec la nature humaine. Selon Lévesque, la « spécificité féminine ne servira jamais de prétexte à Circé-Côté pour cantonner les femmes dans des tâches traditionnelles ou les priver de leurs droits » (312–313). Éva mentionne l'importance de la complémentarité des tâches entre les hommes et les femmes tout en s'offusquant du fait que les hommes se croient « “déchus dans leur virilité” lorsqu'ils participent

politique et culturelle ambivalente », dans Yolande Cohen (dir.) *Femmes et politique* (Montréal 1981), 101–115.

18. Line Gosselin, *Les journalistes québécoises (1880–1930)* (Montréal 1995), 8–9.

aux travaux ménagers » (306). En fait, pour Éva Circé-Côté, qui a fondé avec Georgina Bélanger le Lycée des jeunes filles, ouvert seulement de 1908 à 1909, l'égalité entre les sexes passe avant tout par des réformes de l'éducation des femmes. À partir des années 1920, elle multiplie néanmoins ses attaques contre le Code civil qui maintenait l'incapacité juridique des femmes et elle se positionne en faveur de l'accès des femmes à la formation professionnelle et aux carrières libérales comme le droit et la médecine. Bien qu'elle ne fasse pas preuve de militantisme au même titre que les figures importantes du féminisme dans les années vingt, comme Idola Saint-Jean par exemple, elle soutient le droit de vote des femmes et leur nomination au Sénat. Pour Éva Circé-Côté, « le rôle des femmes dans l'œuvre du progrès implique non seulement l'élection des représentants les plus capables de contribuer à l'évolution de l'humanité, mais aussi le droit de représenter les intérêts progressistes dans l'arène politique » (330). Comme elle considère également que le « travail constitue un droit fondamental que l'État doit assurer » (343), plusieurs de ses écrits dénoncent l'exploitation du travail féminin et défendent le droit au travail des femmes, particulièrement en temps de guerre et de dépression économique. Bien qu'on ne puisse considérer les journaux dans lesquels s'est prononcée Éva comme des publications à grand tirage telles que les grands quotidiens d'information comme *La Presse*, *La Patrie* ou le *Montreal Star*, la contribution de Lévesque démontre bien qu'il était possible d'avoir une réflexion féministe à l'extérieur des périodiques spécialisés. On peut ainsi affirmer qu'Andrée Lévesque s'inscrit dans un courant historiographique qui tend de plus en plus à tenir compte de la diversité des plateformes d'expression féminines en concevant les médias comme des espaces ou des lieux d'expression que les femmes ont pu exploiter à leur avantage et à leur façon¹⁹.

Pendant, à la différence des ouvrages plus récents, Andrée Lévesque ne formule pas ses interprétations en problématisant ses objets d'analyse en lien avec le concept de genre, ce qui aurait permis d'enrichir la réflexion en intégrant un examen du rôle des médias dans la redéfinition constante de la féminité et de la masculinité²⁰. Notons à cet effet que ce concept permet

19. Voir : Patricia Holland, «The Politics of the Smile: 'Soft News' and the Sexualisation of the Popular Press», dans Cynthia Carter, Gill Branston et Stuart Allan (dir.), *News, Gender and Power* (Londres 1998), 17–32; Adrian Bingham, *Gender, Modernity, and the Popular Press in Inter-War Britain* (Oxford 2004); Janice Fiamengo, *The Woman's Page. Journalism and Rhetoric in Early Canada* (Toronto 2008).

20. Caroline Caron et Marie-José Des Rivières, « La presse des femmes et le progrès social au Québec », dans Éric Le Ray (dir.), *La bataille de l'imprimé à l'ère du numérique* (Montréal 2008), 173–180; Marie-Ève Thériault, « Pour une histoire genrée des médias », *Questions de communication*, 15 (2009), 251; Maria DiCenzo, «Feminist Media and History: A Response to James Curran», *Media History*, 10, 1, (2004), 43–49; Guillaume Pinson, « La femme masculinisée dans la presse mondaine française de la Belle Époque », *clio. Histoire, Femmes et sociétés*, 30 (2009), 219–229.

d'appréhender la variété des significations rattachées aux catégories hommes et femmes et de concevoir qu'elles sont dénuées de sens si elles ne sont pas associées à un contexte politique, culturel, social et temporel précis²¹. Le genre ne correspond pas nécessairement à une histoire des femmes, mais à une histoire « des représentations bipolaires du monde, et secondairement, de l'incorporation de ces représentations par les acteurs sociaux »²². Sa dimension critique repose dans sa capacité à transcender « l'opposition constante masculin/féminin » et la fixité des catégories hommes/femmes pour déconstruire le sexe, l'historiciser et démontrer comment il a « acquis son statut naturel rétrospectivement, pour justifier l'assignation de rôles genrés »²³. Le genre comme catégorie d'analyse représente donc un postulat selon lequel la différence sexuelle et la différenciation des corps sexués ne relèvent pas de la nature, mais d'une construction sociale et culturelle qui se transforme selon les époques. Il illustre comment l'idée d'une nature féminine et d'une nature masculine peut être invoquée afin d'éviter d'interroger des rapports de pouvoir. Pour reprendre les mots de Lorena Parini, le genre fait apparaître ce qu'il y a de social dans ce qui semble naturel. Il constitue un outil analytique qui « met en lumière l'une des techniques du pouvoir qui consiste à naturaliser des rapports sociaux dans le but de masquer les phénomènes de pouvoir sous-jacents »²⁴. Le genre n'est donc ni un synonyme de sexe féminin (ou sexe masculin), ni un substitut du mot femme (ou homme), mais un « principe de division du monde qui institue le sexe »²⁵ et qui hiérarchise ce qui est perçu masculin et féminin.

En histoire des médias et du journalisme, cette conceptualisation permet de s'éloigner de l'attention portée principalement dans les années 1960–1970 à l'image négative des femmes véhiculée dans les médias et à ses effets directs sur les publics pour plutôt analyser les discours et les représentations qui ont participé à la construction de catégories sociales genrées. L'objectif est d'examiner les processus par lesquels les médias parviennent à fabriquer ou détruire des normes sociales²⁶, en concevant les messages médiatiques comme étant issus de négociations socialement et historiquement situées

21. Sonya O. Rose, *What is Gender History?* (Cambridge 2010), 2.

22. Ollivier Hubert, « Féminin/masculin : l'histoire du genre », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57, 4 (2004), 473.

23. Joan W. Scott, « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile? » *Diogène*, 225 (2009), 10.

24. Lorena Parini, « Le concept de genre : constitution d'un champ d'analyse, controverses épistémologiques, linguistiques et politiques », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie* [En ligne], mis en ligne le 07 juillet 2010, URL : <http://socio-logos.revues.org/2468>, Consulté le 05 juillet 2012.

25. Laure Bereni et al. *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre* (Paris et Bruxelles 2008), 27.

26. Marlène Coulomb-Gully, « Féminin/Masculin : question(s) pour les SIC. Réflexions théoriques et méthodologiques », *Questions de Communication*, 17 (2010), 170–193.

« [...] between institutional producers of meanings and audiences as producers of meaning »²⁷. Par conséquent, le genre propose un questionnement sur la façon dont les médias « [...] frame us, as gendered subjects, but the other side of that media-gender coin is how we use the media, how we act as agent and architects of our mediated worlds »²⁸. Le concept ne nie pas les discriminations qu'ont subies les femmes qui ont travaillé dans les médias et les multiples constats qui ont clairement démontré que les médias féminins et généralistes ont le plus souvent circonscrit la parole des femmes de manière à ce qu'elle n'entre pas en concurrence avec celle des hommes et avec la prescription des rôles traditionnels féminins. Par contre, il permet de s'intéresser plus spécifiquement au potentiel des médias pour diffuser divers modèles d'une féminité et d'une masculinité en mouvance et constamment reformulées. Dans cette perspective, les médias ne sont donc pas interprétés comme le simple reflet de la réalité sociale et d'une essence humaine, mais comme participant à la construction de réalités fragmentées, multiples et conflictuelles²⁹.

Si la démarche d'Andrée Lévesque ne se rapporte pas directement à cette réflexion, notons néanmoins que sa biographie sur Éva Circé-Côté est traversée par la mise en lumière des contradictions constantes contenues dans le discours de la journaliste, des nuances que l'historienne replace toujours par rapport au contexte historique. En effet, Lévesque souligne que la pensée d'Éva a évolué au fil des années et au gré des événements. Sa réflexion notamment sur le féminisme et le travail des femmes était souvent ambivalente et ambiguë (331; 346; 353; 360), tout comme ses positions sur l'immigration. Par exemple, Éva Circé-Côté n'hésite pas à prôner des droits pour les autochtones (283) et à dénoncer l'idée de pureté raciale (297). Ouverte à l'intégration des immigrants et blâmant le nationalisme canadien-français qui selon elle tend à exclure les nouveaux arrivants de ses institutions (287), il lui arrive néanmoins de tenir des propos xénophobes pour critiquer les politiques d'immigration (289; 291). Au sujet de la religion, ses textes deviennent de plus en plus anticléricaux au fil des années, sans qu'Éva « abandonne le Christ pour autant » (245). Et en dépit du fait que ses écrits laissent supposer une « affinité profonde avec le protestantisme », elle précise toutefois que cette religion « ne convient pas à notre tempérament » (266) alors qu'aucune source ne permet d'affirmer hors de tout doute que la journaliste se soit convertie à cette religion. Bref, cette approche qui met l'accent sur les contradictions et le caractère équivoque des propos d'Éva Circé-Côté démontre que la démarche de Lévesque rejoint une conception des médias comme producteurs de discours multiples et

27. Liesbet van Zoonen, *Feminist Media Studies* (Londres 1994), 27.

28. Karen Ross, *Gendered Media. Women, Men, and Identity Politics* (Lanham 2010), 1–6.

29. Rosalind Gill, *Gender and the Media* (Cambridge 2007), 12.

complexes. Par conséquent, la biographie d'Éva Circé-Côté et le recueil de textes jettent de solides bases pour quiconque souhaiterait approfondir la réflexion en associant l'histoire des médias au concept de genre.